

Zeitschrift: Bulletin généalogique vaudois
Herausgeber: Cercle vaudois de généalogie
Band: 15 (2002)

Artikel: De Groënroux au Moulin ou l'histoire d'une famille de L'Abbaye à la Vallée de Joux
Autor: Berney, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1085225>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De Groënroux au Moulin ou l'histoire d'une famille de L'Abbaye à la Vallée de Joux

En juin 1957, les descendants de Louis-Ami BERNEY se sont réunis au Mollendruz. Ce fut le début d'une habitude, le premier dimanche de juin, quel que soit le temps. Lors de la première rencontre, trois de ses six fils et l'une de ses deux filles étaient présents, les trois autres garçons et la seconde des filles avaient quitté ce monde. Il y a encore quelques-uns des petits-enfants qui ont pu connaître ce grand-père, mais bien peu s'en souviennent. L'un de ces rares privilégiés, si l'on peut dire parce qu'il faut aujourd'hui avoir bien plus de 70 ans pour en être, a pensé qu'il était temps de conter pour le bonheur de tous l'histoire de cette famille Berney de L'Abbaye. Ce qui avait été raconté dans une famille pas très loquace et les souvenirs personnels, parfois pas très précis comme beaucoup de souvenirs, étaient insuffisants. Il fallut aller chercher dans les archives cantonales pour dégouter les renseignements indispensables au sérieux du projet. C'est ce que fit le principal auteur de ce texte. Il fut ensuite aidé dans son travail par quelques collaborateurs.

Les origines de tous les Berney ne sont pas connues avec certitude. On a trouvé la mention d'un Humbert Berthet, venu de Franche-Comté, qui fut au service de l'abbaye Sainte-Marie-Magdeleine du Lac de Joux vers 1492, mais on ignore le sort de ses trois fils. On sait par contre que deux de ses petits-fils, Michel et Gabriel, sont restés à la Vallée. Cela se passait au moment de la conquête du Pays de Vaud par les Bernois en 1536 et il est probable que leur nom fut changé en Berney en ces circonstances. D'ailleurs, sur l'une des trois armoiries de la famille, dont on sait le caractère folklorique et anecdotique quand il ne s'agit pas de noblesse, un ours est représenté. Gabriel s'est fixé aux Bioux et Michel s'est établi à Saint-Michel, à l'Abbaye. Ainsi la famille s'est séparée en deux branches. L'histoire de la branche des Bioux a pu être précisément reconstituée, mais malheureusement pas celle de la branche de

l'Abbaye. Les documents manquent, ses membres étaient moins nombreux et probablement aussi passablement dispersés. Louis-Ami Berney est sans conteste issu de cette branche.

Notre histoire se déroule au vingtième siècle, mais débute au dix-neuvième et il n'est pas sans intérêt de narrer un peu quelles étaient les conditions de vie à la Vallée au tournant des deux siècles. C'est ainsi que l'on se rend compte des difficultés qu'il fallait vaincre pour réussir son entreprise il y a plus de cent ans. A cette époque les deux bouts de la Vallée sont déjà assez différents. Dès le début du XVII^{ème} siècle, l'horlogerie s'était implantée du côté du vent et le caractère industriel autour du Sentier s'affirmait. Du côté de la bise la population vivait essentiellement de l'agriculture avec un appoint artisanal. Dans toute la région, beaucoup de gens avaient une occupation de lapidaire ou de fabricant de pièces d'horlogerie à domicile en complément à l'exploitation d'un petit domaine. Mais aussi, pratiquement dans chaque village, on trouvait une scierie fonctionnant à l'eau, parfois avec l'appoint d'une machine à vapeur. Chaque cours d'eau était capté, apportant la force motrice indispensable au travail du bois ou du fer. Fait notable, en 1879, au Pont, avait été fondée la «Société des Glaces de la Vallée de Joux». C'était une industrie d'exportation qui avait des difficultés à transporter sa marchandise par chars et chevaux à la gare de Croy. Elle avait donc entrepris des démarches pour que soit créée une liaison par chemin de fer de Vallorbe au Pont. Cette ligne fut inaugurée le 25 octobre 1886. Dans la foulée, sa prolongation jusqu'au Brassus fut décidée et ouverte à l'exploitation le 21 août 1899. La commune de l'Abbaye souhaitait quant à elle la réalisation d'un autre projet, une ligne à voie étroite le long de la rive méridionale du lac pour desservir les villages de l'Abbaye et des Bioux. L'industrie du bois s'était déjà beaucoup développée, avec dans tous les villages nombre de voituriers et de marchands de bois.

C'est alors que, le 19 août 1890, un cyclone s'abattait sur la Vallée, provoquant des dégâts considérables dans les forêts. Un pareil cyclone devait frapper au même endroit le 26 août 1971. Il fallait dégager et transporter tous ces bois. Comme la proposition de voie étroite de la commune de l'Abbaye n'avait pas été acceptée, le produit de la vente des bois abattus par le cyclone, qui aurait pu y être affecté, fut réparti entre les trois villages de la commune, Le Pont, L'Abbaye et Les Bioux, à la

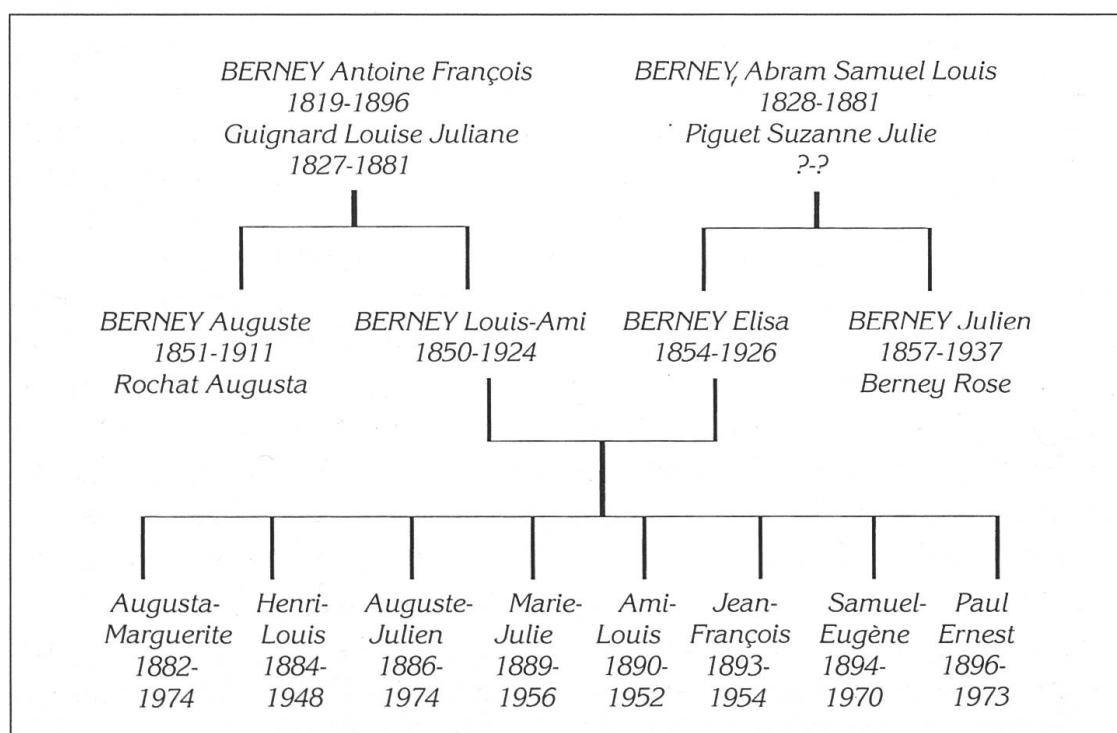
condition qu'y fussent implantées de nouvelles industries. Aux Bioux ce fut l'horlogerie, au Pont l'installation d'une fabrique de lustrerie au sort éphémère et à l'Abbaye la fabrique de limes «Union S.A.», qui joua un rôle important avant de péricliter et de disparaître au début de 1990. L'usine fut reprise et transformée par la fabrique de montres de prestige Breguet à la satisfaction de tous. De plus, entre 1900 et 1901, se construisit au Pont le Grand Hôtel du Lac de Joux. Avec ses 120 lits, il prétendait attirer les touristes dans un fort beau paysage. La population de la Vallée avait augmenté régulièrement. Au début du siècle elle comptait plus de 6000 âmes et n'a guère progressé depuis lors. Deux médecins prenaient soin d'elle, l'un au Sentier et l'autre à l'Abbaye. Celui du Sentier trouva opportun de s'établir au Pont, et un nouveau vint le remplacer au Sentier. Il y avait aussi deux ou trois notaires.

A l'Abbaye, la Lionne, rivière au fort tempérament, fournissait depuis longtemps la force motrice aux machines qui avaient été installées le long de son cours. Près de sa source, au lieu dit «le Moulin», un meunier avait dû autrefois moudre les céréales produites dans la région. De ce moulin originel il ne reste aucun vestige, pas davantage de la modeste scierie qui y aurait été adjointe. La construction de cette première entreprise «Vers le Moulin» remonte probablement au XV^{ème} s. En 1711, Jacob Stettler, bailli de Romainmôtier, agissant au nom de LL.EE. de Berne, accorde à Isaac Golaz «la faculté de construire une scie sur la rivière de la Lionnaz et de se servir de son cours pour la faire tourner». Cette installation a inévitablement connu des fortunes diverses. Elle tomba en faillite vers 1900.

Ami-Louis Berney, dit Louis Blondin, que l'on n'appellera plus que Louis-Ami, est né au lieu-dit «En Groënroux»¹ le 14 janvier 1850. C'est une habitude bien connue d'ajouter à cette époque au nom et au prénom officiels d'un individu un surnom de fantaisie, qui le distinguait de ceux qui pouvaient, ce qui n'était pas rare dans la région, porter le même patronyme et le même prénom. Il se trouve parfois ajouté au crayon dans des registres officiels. Louis-Ami était le premier fils d'Antoine François, qui vécut de 1819 à 1896, et de Louise-Juliane Guignard, née en 1827 et décédée en 1881. Leur second fils, Auguste-

¹ L'orthographe préférée dans ce texte est Groënroux, même si celle de «Groinroud», utilisée dans les actes notariés, semble plus officielle.

François, que ses neveux appelaient l'oncle Auguste, naquit en 1851 et mourut en 1911. Sa femme, Augusta Rochat, et lui n'eurent pas d'enfant. En 1881, Louis-Ami épousa Anna-Elisa Berney, qu'on appelait Elisa, plus jeune de quatre ans. L'année suivante naissait leur premier enfant, une fille, qu'ils prénommèrent Augusta. Sept autres enfants allaient compléter la famille : une seconde fille, Marie-Julie, née en 1889, couramment appelée Julie, et six garçons. Les parents de Louis-Ami possédaient en Groënroux une maison foraine avec son petit domaine. Beaucoup de maisons de l'époque étaient divisées en deux parties. Celle qui faisait face à l'Abbaye, dite «Chez Poissou», appartenait à un autre propriétaire. Celle d'Antoine, dit François, était du côté des Bioux avec le domaine qu'il exploitait. Il était aussi voiturier comme de nombreux habitants de la Vallée. Louis-Ami suivit les traces de son père, tandis que son frère devenait horloger à domicile. Elisa avait un unique frère, Julien Berney, né en 1857 et qui était marié à Rose, une Berney elle aussi. Ils occupaient la moitié d'une grande bâtisse partagée en quatre lots située à quelque distance du côté des Bioux à l'orée de la forêt. Alors que la maison d'Antoine-François était sur l'Abbaye, celle de Julien était des Bioux. Il était amodiateur de la Duchatte et exploitait un domaine, dont sa soeur et lui étaient propriétaires. Julien et Rose étaient sans enfant. Les relations fraternelles qui unissaient les deux familles sont restées sans faille tout au long de leurs vies.



A la maison du village, 1883-1903

Tous les enfants de Louis-Ami et d'Elisa, à l'exception d'Augusta la fille aînée venue au monde en Groënroux, sont nés à l'Abbaye. En 1883, en effet, les parents se sont établis au village dans des circonstances qui seront contées plus loin. Augusta a eu une fille et se marie à Grancy avec le forgeron, grand amateur de champignons, Louis Maillet. Elle y vécut, très estimée, jusqu'à son décès en 1974.

La seconde fille, Julie, fut durement éprouvée. Après deux ans de vie commune, peu après la fin de la guerre de 14-18, son époux avait été rapidement emporté par une maladie contractée au service militaire. Il la laissa seule avec un fils, enceinte d'une fille, qui naquit après la disparition de son père. Les deux sœurs gardèrent leur vie durant un attachement touchant à leurs six frères, qui le leur rendaient bien et les entouraient de leur sollicitude en toutes circonstances. Henri-Louis vient au monde en 1884, il était l'aîné des fils. Ce sont ensuite Auguste-Julien en 1886, et après Julie en 1889 et Ami-Louis en 1890, Jean-François en 1893, Samuel-Eugène en 1894 et enfin Paul-Ernest en 1896. Ainsi la famille à L'Abbaye est au complet. Comment les choses se sont-elles passées?

Au mois de décembre 1883, Louis-Ami avait acheté à Jacques Geiser, un agriculteur, la maison dite «du village» à l'Abbaye. A cette maison étaient attachés quelques champs et une remise. De plus, il acquérait une participation minoritaire à une scierie appartenant à des Guignard. Selon les dires d'un de ses fils, qui vécut dans cette maison la plus grande partie de sa vie, la fameuse remise avait influencé le choix, parce qu'elle procurait une place supplémentaire et comportait en outre une étable à cochons en sous-sol. Construite vers le milieu du siècle, elle figure sur les plans cadastraux de 1872 au nom d'Henri Guignard, alors qu'elle n'est pas inscrite sur les plans précédents de 1814. Dans la cuisine de la maison, souvent transformée et modernisée au cours des ans, on trouve une plaque d'âtre datée de 1735, probablement du moment de la première construction. C'est la dernière d'une lignée de maisons contiguës, toutes avec un logement et un rural, qui furent entièrement détruites par un incendie le 15 décembre 1833.

A cette époque, elle appartenait à Jean et à Jacques Golay. Après l'incendie, dont les causes n'ont pas été établies, douze familles furent

dans la détresse. L'assurance-incendie vaudoise, créée en 1811, couvrait les bâtiments au prix de la taxe cadastrale, mais le mobilier était rarement assuré, l'assurance obligatoire n'ayant été mise sur pied qu'en 1849. La municipalité avait alors chargé un comité de recevoir des dons en faveur des sinistrés. L'appel fut entendu par presque toutes les communes du canton, ainsi que par celles de Genève et de Neuchâtel, et en France voisine. Le décompte final fut soumis à l'approbation du Conseil d'Etat. Tous les bâtiments furent reconstruits, mais avec des murs mitoyens jusqu'au faîte, ce qui n'était pas le cas auparavant, les combles communiquant entre eux. Ceci explique la propagation rapide du feu et l'anéantissement de bien des villages.

Ce que furent les affaires de Louis-Ami pendant cette période, on l'ignore faute de documents et de souvenirs transmis. Il continuait certainement son activité de voiturier et de marchand de bois. Il devait travailler dur avec ses fils aînés pour élever cette famille nombreuse. On sait qu'il avait une réputation de citoyen avisé, scrupuleux et d'une parfaite probité. C'est d'ailleurs grâce à cette réputation qu'il put acheter en 1903 la scierie du «Moulin» .



Paysage d'hiver à la Vallée de Joux.

Au Moulin, 1903-1922

Après faillite, la scierie du «Moulin» est rachetée par quatre notables des environs, qui la proposent à Louis-Ami Berney. Dans un premier temps il décline l'offre faute de moyens suffisants. Toutefois les vendeurs insistent, lui accordant leur entière confiance en raison de son excellente réputation. Ils se contentent pour un temps du seul paiement des intérêts calculés sur le prix de vente. L'acte de vente du «Moulin» apportait aussi quelques champs et ainsi le domaine agricole pouvait encore s'agrandir. Fort de l'appui de ses deux fils aînés, âgés de dix-neuf et dix-sept ans, Louis-Ami décide de se hasarder dans cette nouvelle aventure. Dès leur plus jeune âge, les six frères ont participé à l'entreprise familiale. Pour créer une diversion bien légitime, certains ont tenté de voler de leurs propres ailes. Ainsi Ami accompagna lorsqu'il eut vingt et un ans un de ses copains dans sa traversée de l'Atlantique. Mais l'odeur des sapins lui manquait et il revint peu de temps après. L'avant-dernier des garçons, Samuel, souvent appelé l'oncle Sam, sans allusion au précédent, par des neveux et nièces, fit carrière dans l'administration cantonale, au Département des Finances.

Il est le seul à avoir quitté la Vallée, mais il resta néanmoins en contact régulier avec ses frères. Paul, le dernier des enfants, avait juste vingt ans au milieu de la Grande Guerre. Tous les frères étaient mobilisés et il ne lui restait plus, exempté du service militaire, qu'à assurer avec son père le travail dans l'entreprise. Son devoir lui dictait son choix.

La scierie recevait sa force motrice d'une roue à aubes sur la Lionne et d'une machine à vapeur. Elle comprenait des ateliers de menuiserie avec des machines telles que dégauchisseuse, mortaiseuse, crêteuse. Il y avait une scie multiple, deux scies battantes à une lame, une scie à ruban. On allait chercher le bois en forêt, grumes et «billons», avec des chars, des luges en hiver, tirés par des chevaux.

Il fallait aussi livrer la marchandise, soit par chemin de fer au départ de la gare du Pont, soit par charroi à la Vallée ou au pied du Jura. En feuilletant les livres de comptes de cette époque, on découvre les noms de clients restés fidèles pendant plusieurs dizaines d'années. La force hydraulique était variable selon les saisons et on ignore quelle était la puissance de la machine à vapeur. Ce que l'on a appris, c'est que les

journées de travail pouvaient débiter à la pointe du jour et se terminer à la nuit tombée, car tant que la Lionne fournit de l'eau, on scie! Et la nuit venue, on empile à la lumière des «falots-tempête»! En plus des membres de la famille, l'entreprise comptait quelques ouvriers et manoeuvres, engagés par les anciens exploitants. Ils connaissaient le maniement des machines et apprenaient leur métier pas sans risques aux nouveaux arrivants.

Le débordement des «chaudières d'Enfer», au-dessus de la source habituelle de la Lionne, à la fonte des neiges ou après de fortes pluies, provoquait l'érosion des berges et des dommages aux propriétés bordantes.



La scierie du Moulin avec sa roue à aubes vers 1865. Photographie d'Auguste Reymond, tirage Daniel Aubert.

Une pétition avait été adressée en 1909 au Grand Conseil vaudois, qui l'avait renvoyée au Conseil d'Etat avec la recommandation pressante d'étudier l'aménagement du cours de la rivière. La municipalité de l'Abbaye avait fait établir un projet, dont le devis se montait à Fr 25'000. Après déduction des subsides de la Confédération et de l'Etat de Vaud, il serait resté à la charge de la commune et des «périmètres», c'est ainsi que l'on désignait les riverains, la somme de Fr. 6'500. Les travaux furent exécutés entre 1912 et 1914. A cause de travaux supplémentaires, la dépense totale fut de Fr. 33'017,76 dont 7'853,16 à la charge de la commune.

Ce fut l'occasion pour Louis-Ami de remplacer en 1913 la roue à aubes par une turbine des Ateliers Mécaniques de Vevey, ce qui nécessitait une nouvelle prise d'eau et une canalisation. Ce fut une grande amélioration. La turbine a fonctionné pendant de nombreuses années, mais, épuisée et trop coûteuse à réparer, elle fut progressivement écartée au profit de moteurs électriques ou de machines avec moteur accouplé. La forêt de courroies de transmission s'éclaircissait peu à peu.

Lorsqu'en 1911 Auguste-François mourut, sa veuve, Augusta, céda à son beau-frère Louis-Ami la part qui lui revenait dans la succession du domaine. L'affaire fut réglée en espèces et le solde sous la forme d'une rente viagère. Celle-ci fut honorée par la suite, et même améliorée, par les frères membres de la future société anonyme. Louis-Ami était ainsi seul propriétaire du domaine de Groënroux. Il succéda à son frère comme conseiller municipal et conserva cette charge jusqu'en 1921. Lors d'une vente aux enchères en 1918, il put acquérir l'autre partie de la maison de Groënroux, du côté de l'Abbaye, avec les champs attenants. En consultant les actes notariés, on est frappé par son souci constant de profiter des occasions qui se présentaient pour arrondir le domaine agricole jugé indispensable.

La Grande Guerre de 1914-1918 amena de profonds changements dans tous les domaines. Dans la famille, plusieurs enfants s'étaient mariés, des petits-enfants étaient nés. Les besoins s'étaient diversifiés. De toute évidence, il fallait songer à modifier une structure très patriarcale, sans abandonner pour autant les avantages matériels communs. Les jeunes couples occupaient les logements de Groënroux et du village. Ils disposaient de jardins potagers. Quant aux légumes d'hiver conservés en cave, pommes de terre, carottes, choux-raves, choux, poireaux, ils

étaient cultivés en commun dans les champs labourés. On faisait aussi boucherie et le plus ancien des petits-enfants a toujours gardé le souvenir des terribles «siclées» des cochons, que le charcutier itinérant avait dû égorger, parce qu'il avait oublié le masque officiel. Ce fut la dernière boucherie! Après une vie de travail, en élevant une nombreuse famille, en déployant une énergie et un engagement constants, ayant passé le cap de la septantaine, Louis-Ami Berney sut que le temps était venu de remettre l'entreprise à ses fils. Le transfert se fit en créant une société anonyme, forme jugée la plus adéquate.

La Société anonyme Louis-Ami Berney, 1920-1962

Le 16 mai 1920 furent adoptés les statuts de la nouvelle société. Elle reprenait à son compte la totalité de l'ancienne entreprise, aussi bien la scierie que le domaine agricole, les immeubles, le bétail et le chédail. Les frères fondateurs, Henri, Auguste, Ami, Jean et Paul s'étaient également réparti les actions, après en avoir cédé gracieusement quelques-unes à Samuel, qui effectuait le bouclage des comptes et rédigeait les documents officiels. Il est amusant de retrouver les procès-verbaux des assemblées générales annuelles de 1920 à 1946 dans un simple cahier d'écolier, mais cartonné. Cette concision atteste tout simplement que les problèmes étaient résolus dans un esprit de consensus. Quant aux comptes de bouclage, on les trouve dans un seul registre, déjà commencé par leur père en 1908 et utilisé jusqu'en 1959. Il ne faut cependant pas en conclure que tout fut toujours simple et que tout baignait dans l'huile. La période fut fertile en péripéties diverses, telles que mutations de personnes, problèmes financiers, aménagements de tous ordres, mais aussi la traversée d'une crise économique, qui sévit de 1930 à 1939, suivie de la Seconde Guerre mondiale. Une gestion prudente fondée sur l'autofinancement, la compression au maximum des frais généraux, une volonté commune d'assurer le succès de l'entreprise a conduit à une situation saine et à une réputation qui ne l'est pas moins. Les frères Berney se sont réparti les secteurs de responsabilité, l'administration, les achats et ventes, la scierie, la raboterie, l'exploitation agricole. Pendant les premières années d'activité, le souci dominant est de garder une assiette financière suffisante en recouvrant les dettes des payeurs récalcitrants, en remboursant les prêts, en amortissant les investissements, en constituant

quelques réserves. La nouvelle société avait aussi apporté une sécurité supplémentaire par l'obligation d'assurer tous ses travailleurs à la Caisse Nationale Suisse d'Assurance en cas d'Accidents.

Un premier changement survient déjà au printemps de 1922. Ami désirait louer le domaine de Groënroux, qui pouvait être exploité avec celui appartenant à Elisa, l'épouse de Louis-Ami, et à son frère Julien. Ce dernier avait d'ailleurs l'intention de cesser de s'en occuper, il avait 65 ans. En 1924, âgé de 74 ans, Louis-Ami meurt. Le règlement de sa succession n'interviendra qu'après le décès d'Elisa, deux ans plus tard. Tout est liquidé à l'amiable par une «convention de partage». Ainsi Ami devient propriétaire du domaine de Groënroux comme son père l'avait été. Les autres héritiers se partagent les biens qui restent. S'est constitué alors ce qu'on a longtemps appelé «les Champs du Moulin». Il s'agissait de plusieurs parcelles situées du côté de l'Abbaye du domaine de Groënroux et qui devinrent la propriété commune des quatre frères restés à la scierie, augmentées ensuite par des achats et un champ de l'oncle Julien. A son tour, Henri quitte l'entreprise en 1931. C'est l'année même où survint le seul accident vraiment grave, lorsqu'Auguste eut une bonne partie de la main gauche emportée par la toupie. Henri avait acheté au Brassus une scierie importante tombée en déconfiture. Ne restaient plus que trois administrateurs au Moulin et les fonctions furent à nouveau réparties. La société évoluait et progressait.

Après la guerre de 14-18, les transports automobiles s'étaient rapidement développés. Les clients étaient fournis par camions et les transports par trains se faisaient rares. Mais les bois pris en forêt étaient toujours amenés à la «scie» par chars et chevaux. Conserver et arrondir le domaine agricole était nécessaire à une saine économie, d'autant plus qu'il y avait non seulement des chevaux à l'écurie mais encore quelques vaches à l'étable, fournissant le lait des ménages. On était aussi désireux d'améliorer le matériel et on acquit la première faucheuse du village, une Mc Cormick. A la période des récoltes, l'usine marchait au ralenti et les scieurs se transformaient en paysans. D'ailleurs les choses se passaient de la même façon à la Fabrique de Limes «Union», qui mettait alors ses ouvriers en congé! Vers 1928, un séchoir fut installé. C'était une amélioration importante permettant le développement de la raboterie et la mise en valeur des bois de menuiserie. La place commençait à manquer et en 1934 on construisit par-dessus la Lionne une grande remise. La toiture de la scierie fut surélevée et en 1937 on

vit arriver une raboteuse-moulurière ultra-moderne, dite à quatre faces, à grandes performances avec huit moteurs accouplés et, pour couronner le tout, une aspiration automatique des copeaux. Enfin ce fut une nouvelle installation électrique conforme aux exigences de l'époque et bien séparée de l'usine.

En 1937, l'oncle Julien décéda. Sa femme l'avait précédé de quelques années et, malade, il avait été accueilli à Grancy par sa nièce aînée, Augusta. Il laissait non seulement un souvenir percutant, mais aussi un assez bel héritage qui fut distribué entre ses neveux et nièces par un acte de partage, accepté de tous, une sorte de modèle du genre. Comme il n'avait pas d'autres héritiers que les enfants de sa sœur, les choses en furent simplifiées. Ainsi le domaine échut à Ami, qui l'avait cultivé depuis son arrivée en Groënroux en 1922.

La guerre apporte dès 1939 des difficultés de toutes sortes. Il y a des absences prolongées. Paul n'échappe pas cette fois-ci à la mobilisation et va servir chez les complémentaires. Il y a des coupures de courant, le manque de carburant, le Plan Wahlen, des restrictions. En retroussant ses manches on parvient à se maintenir et à renouveler le parc des machines, scie de côté, scie multiple. Enfin, on achète un camion, ce qui marque la fin de la période agricole. Sur le plan social aussi des progrès sont réalisés. Des chambres individuelles sont aménagées pour les employés célibataires et surtout un contrat est passé avec les Retraites Populaires pour constituer un embryon de « deuxième pilier ». Pendant la période de chômage qui avait précédé la guerre, les chemins forestiers avaient été grandement améliorés et l'on vit venir des camions équipés d'engins de levage, qui pouvaient charger les bois sur les lieux même de l'abattage. Le métier de charretier disparaissait peu à peu. L'électricité, qui avait pour un temps été associée à la force hydraulique, l'avait supplantée comme les camions avaient liquidé les chevaux. Cette nouvelle situation remettait même en question l'emplacement des scieries. Les petites scieries hydrauliques villageoises avaient déjà disparu. Les maisons de taille moyenne, généralement familiales, où les frais généraux et administratifs restaient modestes gardaient encore leur place au soleil.

En quelques années quatre des enfants de Louis-Ami devaient disparaître. Henri est décédé en 1948 à la suite d'une intervention chirurgicale bénigne. La maladie emporte Ami en 1952, Jean en 1954 et Julie en 1956. Au décès de Jean, il ne restait plus que deux administrateurs, le plus ancien et le plus jeune. Cinq ans plus tard, en 1961, Auguste avait 75 ans et 60 ans de service malgré le handicap causé par l'accident de 1931. Paul avait dix ans de moins et voulait se retirer. Il était temps de prendre une nouvelle décision. La situation financière était saine, les bâtiments et les machines en bon état de marche et d'entretien, l'ambiance économique était favorable et la réputation de l'entreprise intacte. La solution fut trouvée dans les familles, où trois cousins de la génération suivante étaient intéressés à reprendre la société. Un accord fut obtenu grâce aux concessions. La maison du village et les champs qui n'étaient plus utiles à l'exploitation furent répartis entre les membres des trois familles actionnaires. C'était un nouveau tournant et c'est là aussi que se termine tout naturellement la chronique de Louis-Ami Bemey et de ses enfants. Samuel mourut en 1970, Paul en 1973, Auguste et Augusta l'un et l'autre en 1974. Ce sont les quatre enfants de Louis-Ami qui participaient à la première réunion familiale de 1957.

Au nom des femmes

Il semblerait à la lecture de ce texte qu'il s'agit d'une histoire d'hommes exclusivement. Il y a bien des allusions à quelques épouses, aux deux filles de Louis-Ami, mais rien de plus. On pourrait croire que les femmes n'ont joué qu'un rôle sans intérêt. Or rien n'est plus faux. Augusta a dû très jeune s'occuper de ses nombreux petits frères, pour soulager sa mère surmenée. Elle en parlait volontiers dans son village de Grancy, où elle recevait régulièrement les visites chaleureuses de ses neveux et nièces et de leurs parents. La tante Julie, veuve, a été longtemps le point de ralliement à l'Abbaye pour ceux qui avaient quitté le village et venaient se ressourcer sur les bords de la Lionne. Peut-on imaginer qu'une entreprise comme celle du Moulin puisse prospérer avec trois, quatre ou cinq frères, sans que leurs épouses, des belles-soeurs, ne soient impliquées en acceptant des conditions qui n'ont pas toujours été faciles? Elles ont été des femmes, des mamans et des tantes

qui ont maintenu la cohésion dans la grande famille. Il faut leur rendre hommage et ce n'est pas fortuit si la première réunion à Mollendruz a été proposée et préparée par l'épouse d'un des petits-fils de Louis-Ami et d'Elisa, le plus âgé de tous les survivants. Le beau texte de Georgette, la petite-fille d'Augusta, apporte à cette histoire de famille un complément et un nécessaire témoignage. «Il faut savoir garder le bon droit pour soi». Combien de fois Elisa, la mère de famille, n'a-t-elle prononcé cette maxime? Elle a marqué comme une devise la part des femmes.

Les pique-niques

Tout n'est pas terminé, ni voué à l'oubli. Les descendants de Louis-Ami Berney se réunissent en famille le premier dimanche de juin pour ,un pique-nique au chalet des Ermitages. C'est continuer la première expérience du Mollendruz de 1957. Cette occasion de renouer des contacts, de faire de nouvelles connaissances a du succès et nombreux sont ceux qui se sont retrouvés. Les enfants de Louis-Ami lui ont donné vingt-sept petits-enfants, qui ont eux-mêmes fourni plus de cinquante arrière-petits-enfants. Ils sont suivis aujourd'hui par une cinquantaine d'arrière-arrière-petits-enfants. On peut espérer que la tradition du pique-nique se maintiendra, tant qu'il y aura des descendants des Berney de l'Abbaye à l'Abbaye.

Conclusion

Il serait faux de conclure de ces lignes que l'aiguille du baromètre a toujours été posée sur le beau fixe. Il a fallu que tous s'unissent pour que la performance soit bonne. Toute entreprise humaine comporte son lot d'opinions diverses lorsqu'il s'agit de choisir les moyens à mettre en oeuvre pour atteindre le but poursuivi et, quand il y a en lice des caractères bien trempés, la joute n'est pas gagnée d'avance. C'est pourquoi il faut reconnaître à ceux qui ont fait cette histoire le mérite d'avoir cherché entre eux les solutions, sans que l'on puisse trouver des reliquats d'opinions divergentes ou de conflits personnels et surtout jamais dans les annales judiciaires.

Bien que cela n'ait pas été relevé encore, on peut ajouter que jamais ils ne se sont rien dérobé et qu'ils ont collaboré régulièrement à des activités de la vie locale, apportant leur contribution aux autorités villageoises ou communales, sans pour autant briguer une place en vue au panthéon des notables. Pas plus d'ailleurs qu'ils n'ont grimpé dans la hiérarchie militaire au-dessus de l'échelon d'appointé. Ce qui importe, c'est qu'ils nous aient légué une réputation intacte. Ils ont bien droit au témoignage de reconnaissance et d'affection qu'est cette chronique.

En ce début du XXI^{ème} siècle, des Berney sont toujours présents à la Vallée dans le bois et dans l'agriculture. Mais bien des événements ont marqué les quarante années qui ont suivi les changements de 1960. La récession après les chocs pétroliers successifs a contribué à faire périr l'entreprise. La reprise des affaires et un nouvel ouragan nommé Lothar n'ont pas empêché la liquidation promise par les circonstances.

Le Moulin ne sent plus la sciure fraîche, les piles ont disparu. Sa fin est théâtrale. La compagnie du Clédar présente «Le Printemps» en été 2001, là où une machine à vapeur, une roue à aubes, une turbine ou des moteurs électriques avaient fait fonctionner scies et rabots!

Albert Berney

Informations complémentaires : Les Berney à l'Abbaye en la Vallée de Joux depuis 1492, 1992, 59 p. dont l'auteur est l'ancien syndic de Chardonne M. Eric Berney.

Témoignages

Les vacances à L'Abbaye

L'histoire de la famille Berney de la scierie du Moulin, c'est aussi l'histoire des femmes de cette famille. Et comme je les ai bien connues et aimées, j'aimerais les évoquer aujourd'hui. Ce sont aussi ces épouses, ces mères qui ont fait la réussite de cette entreprise par leur travail, par leurs enfants, par leur amour. Pour mes frères et moi, les souvenirs du Moulin commencent dans notre petite enfance. «En

vacances à l'Abbaye ! » C'était la promesse de l'été: le village, la scierie, les jeux en liberté avec les cousins et les cousines.

Une des tantes aînées de la famille, tante Julie, nous recevait dans la maison du village. Veuve très jeune, ses enfants déjà grands, elle nous hébergeait, petits citadins un peu pâlots, et pleine de douceur et de patience, nous dorlotait de chocolat fortifiant et de gâteaux glacés au sucre rose. Le dimanche bien entendu! J'entends encore ses pas qui trottaient dans la cuisine, le matin, pendant que nous dormions encore dans la grande chambre fraîche. Elle était coquette et chaque dimanche, elle nous regardait du haut en bas pour voir si notre tenue était convenable pour aller à l'église, où Mademoiselle Suzanne nous dispensait la bonne parole et surtout nous prêtait les livres de l'école du dimanche. Plus tard, je revins seule tous les étés chez les tantes. Plusieurs années chez tante Louise, qui témoignait beaucoup d'affection à ma mère. Grande et mince, gaie, un brin autoritaire, tante Louise avait souvent des positions affirmées, que l'oncle Auguste savait atténuer avec un humour délicieux. Et il y avait aussi Cécile, notre grande cousine, jeune, belle et pleine de vie, nous entraînant dans des fous rires, des chansons, et même des confidences. Si tôt disparue, hélas, mais retrouvée plus tard dans le visage de l'une de ses nièces.

Un moment que nous aimions beaucoup dans notre petite enfance était la visite à Groënroux. La ferme de l'oncle Ami et de la tante Berthe était à quelques kilomètres du village et la route nous paraissait si longue pour y arriver. Mais quel bonheur de découvrir cette maison si vivante, la grande cuisine et son potager à bois, le petit jardin au soleil. Et l'on courait voir les petits poussins élevés dans des enclos bricolés avec des caisses et du treillis. On visitait avec respect la grande écurie, impressionnés par les queues balayantes et encrottées des vaches. Et surtout notre cousin Riri nous conduisait à la grange où sauter, se rouler, glisser des tas de foin était le meilleur de la visite! «Attention les enfants, vous pourriez vous blesser ! » nous criait une voix adulte et lointaine. Mais non, voyons. On n'a pas peur quand on aime! Puis, plus tard, vint la guerre, les années difficiles, la mobilisation, les privations. Dès lors les vacances à l'Abbaye se passèrent au Moulin, chez l'oncle Jean et tante Aline. Chère tante Aline, enjouée, gaie, aimant raconter, lire, chanter; je lui dois peut-être le meilleur de mon enfance. Elle avait cinq enfants, une santé assez précaire et elle me recevait encore tout l'été. Dans la grande cuisine du Moulin, la tablée

était imposante ; elle passait la matinée à cuisiner pour une dizaine de convives. Tout était bon pour la petite citadine que j'étais, chez qui les rations étaient comptées et limitées par les fameux coupons de ravitaillement. Mais, au Moulin, il y avait le lait des vaches, le beurre que l'on barattait, les légumes du jardin, les oeufs qui permettaient les friandises du dimanche et les bricelets des jours de fête. Le bruit de la scierie rythmait la vie quotidienne. Le rythme des lames mordant le bois nous éveillait le matin; le soir, les cris des charretiers déchargeant les billes de bois annonçaient la fin de la journée. Dans la matinée, les hommes de la famille venaient prendre les dix-heures, apportant les nouvelles du village, des enfants - petite pause dans la vie tranquille de la maison, où s'activait aussi Juliane, douce et paisible dans son travail quotidien. Le dimanche commençait par une question primordiale: «Qui irait au culte? Qui resterait à la maison pour surveiller le dîner?» On se partageait les responsabilités, on s'habillait du dimanche et on se dépêchait vers le village, où la cloche de l'église nous appelait obstinément. Je craignais beaucoup qu'elle ne s'arrête avant notre arrivée, ce qui arrivait souvent, et signifiait que nous allions faire une entrée remarquée dans l'édifice. Le culte du dimanche, lieu de rencontre où l'on saluait les amis à la sortie, où l'on observait le nouveau chapeau de la voisine, qui était venu ou qui avait manqué ... C'était un moment convivial, avec ses sourires, ses politesses, ses critiques muettes. La vie paisible d'une communauté.

Il faudrait aussi évoquer le souvenir de l'oncle Paul, un peu secret et silencieux, et de tante Lilette, qui habitaient aussi le Moulin, avec leurs enfants, compagnons de nos jeux. Mais, il faut le dire, quel endroit intéressant pour des enfants que la scierie, avec ses piles de bois, ses montagnes de sciure. Que de cachettes, de cabanes, d'histoires inventées. Un peu embrouillées tes histoires, me disaient mes cousines! Mais la vigilance des parents nous poursuivait, car le lieu n'était pas sans danger. Alors on se réfugiait dans les prés, dans la forêt. Il faisait toujours du soleil en ce temps-là!

Tous ces visages qui restent gravés dans nos mémoires, tous ces lieux, les pâturages, les chemins de forêt, le bord du lac où l'on se baignait dans une eau bien fraîche en été, tous ces souvenirs qui marquent une vie, je pense les partager avec ceux qui ont vécu toute leur jeunesse dans ces maisons chaleureuses, dans ce pays beau et rude. Je pense que nous voulons tous dire merci à ceux qui nous ont précédés et qui, par

leur travail, leur courage, leur affection nous ont instruits, nous ont permis une vie plus aisée et nous ont laissé l'inestimable souvenir d'une vie d'autrefois paisible et aimante.

Georgette Borgeaud -Lavanchy

Julien Berney (1857-1937)

Surnommé le seigneur de Groënrourx par les habitants de la région, l'oncle Julien - ou plutôt le grand-oncle - avait tout à fait l'allure d'un châtelain. D'une carrure imposante, l'esprit vif, un caractère bien trempé, n'aimant pas la contradiction, c'était malgré tout un excellent homme. N'ayant pas de descendant, il avait demandé à l'un de ses neveux de venir reprendre le domaine, et c'est notre papa qui s'est dévoué. Pendant des années il venait tous les matins chercher son lait à la maison, s'asseyait vers la fenêtre et faisait un brin de causerie avec notre maman, puis il repartait de son pas tranquille. Il assistait parfois à la toilette de la petite Madeleine, et, comme celle-ci faisait la grimace lorsque sa maman la coiffait, il lui remontait le moral en lui disant: « Quels beaux cheveux tu as, Madeleine, nom de sort! Comme ils brillent ». Un jour il est arrivé avec un grand bidon plein de framboises qu'il avait cueillies avec un soin tout particulier dans la forêt du Saumont, en nous disant: « Ma femme m'a dit qu'elle ne savait pas qu'en faire ; je lui ai répondu: j'en connais qui seraient contents de les avoir ». Il avait repris son bidon pour nous les apporter. Il faut dire que sa femme, la tante Rose, avait aussi son caractère. Notre maman nous ayant un jour confectionné des pantalons un peu amples, la tante Rose avait fait cette réflexion: « Ils sont au moins assez grands ces pantalons, Julien les mettrait ». Par la suite, lorsque l'un d'entre nous avait un vêtement un peu grand, cette phrase ressortait: « Julien les mettrééé (avec son accent) ». Notre oncle est mort à quatre-vingts ans. A son enterrement, le pasteur a fait remarquer à l'assistance que le défunt n'avait jamais eu de médecin.

Paul Berney